

LE VAUDOU EN HAÏTI ET SES RACINES BENINOISES

"Le vaudou dans l'histoire" - S.E. Olabiyi Yai

Olabiyi Yai est ambassadeur, délégué permanent de la Commission nationale du Bénin pour l'UNESCO.

« Toute approche du Vaudou doit commencer par une « dédiablement », car le vaudou a été diabolisé alors que ceux qui le pratiquent ne connaissent même pas l'existence du diable !

« Je vais rapidement présenter ce qu'il convient d'appeler l'aire du vaudou. L'aire du Vaudou couvre ce que l'on appelle le Golfe du Bénin et part du Bénin historique, c'est à dire du royaume des Edo, aujourd'hui le Nigeria, couvre la partie occidentale du Nigéria actuel, les peuples de culture Yoruba avec toutes ses variantes, ainsi que les peuples de descendance Adja (les Fons, les Guins, les Ouatchis, ...), dans ce qui est aujourd'hui une grande partie du sud et du moyen Bénin, le bas Togo avec les Evhés et une partie du Sud est du Ghana. Telle est l'aire géographique du Vaudou.

« Ces peuples sont frères ou cousins qui, pendant des siècles, peut-être même des millénaires, ont entretenu des échanges culturels, économiques et politiques. Les dynasties se considéraient et se considèrent encore comme sœurs. C'est pourquoi on ne peut parler du vaudou sans parler de la tradition Orisha qui est l'équivalent en langue Yoruba de Vodun. Orisha et Vodun sont des concepts interchangeables. Lorsqu'on envisage les pratiques de ces religions, et leurs traditions orales que l'on pourrait appeler leurs textes, les noms des divinités, des voduns ou des orishas sont les mêmes pour la plupart.

« En tant que linguiste, j'ai la tentation de comparer les noms par lesquels les voduns sont désignés pour savoir si tel vodun correspond à tel orisha. Sur le plan phonique et sur le plan de la pratique, il y a une correspondance entre les deux. Dans l'aire Fon Mahi ou Adja, Lissa est une divinité orisha ou un vodun qui, dans l'aire Yoruba, est devenu générique pour désigner tous les autres voduns (on dit maintenant les orishas, mais au début il y avait un seul orisha qui était la divinité de la création). Mahou chez les Fon, les

Adja, les Guin, est Mahon chez les Yorubas. On voit tout de suite la parenté. Le vodun de la métallurgie, de la technologie et de la guerre est appelé Gu chez les Fon, parfois Gou plus à l'Ouest chez les Evhè et plus à l'est chez les Yoruba c'est Ogun. Le Vodun qui porte les sacrifices, qui est le messager, une sorte d'Hermès, et qui est aussi la divinité du marché, des rencontres, des traducteurs et interprètes est Legba une divinité bien connue. Il est Elegba en Yoruba.

« Tout cela démontre que nous sommes en présence d'une aire culturelle suffisamment homogène pour que l'on puisse parler de « Orisha-Vodun » et non pas seulement de Vodun, parce que c'est également ainsi que les descendants de ces peuples se considéraient. Ces pratiques ont été transférées de l'autre côté de l'Atlantique, dans les Caraïbes, en particulier Haïti et dans les Amériques, au Brésil dans les Candomblés, après ce que quelqu'un a appelé « la malédiction de Colomb » ou la malédiction de l'esclavage. Le syncrétisme local ouest africain de cette aire géo culturelle a alors été élargi à d'autres africains apportés par l'esclavage d'autres pays de l'Afrique Bantoue. Le Vaudou ou le Candomblé sont une synthèse de tous ces apports.

« Qu'est ce que le Vaudou ? Comment peut on définir le Vaudou ?

« Je suis tenté de voir comment dans cette partie de l'histoire le terme, le concept, a été traduit dans les langues avec lesquelles nos langues ont été en contact. Que ce soit sur le continent même ou dans la diaspora. La plupart des voyageurs parlaient beaucoup de fétiches (le terme vient de feitiço qui en portugais signifie quelque chose de factice, de chose inventée et fabriquée par les gens). Les Africains eux-mêmes qui connaissaient un peu d'espagnol ou de portugais outre atlantique, ont souvent traduit, tout en conservant les termes d'origine yoruba ou fon, par « Santo » ou les saints. Il y a donc une sorte d'équivalence entre les Vodun et les saints de la religion catholique. A Haïti même, et c'est important de le relever, on parle des voduns mais aussi des loas, qui est une traduction intra-africaine. Loa vient d'un terme Yoruba qui veut dire seigneur, maître. En français, cela devient Saint, Dieu ou divinité.

« Les toutes premières traductions au XVII^e siècle par les capucins, aidés par les africains du royaume de Allada, royaume qui a d'ailleurs été très présent en Haïti, rendaient « vodun » par « dios » en espagnol, et « dieu » était invariablement rendu par vodun.

« La variété, la palette de ces traductions montre la difficulté qu'il y a à cerner, à définir ce que l'on appelle « le vodun » ou le vaudou. Mais, et c'est en quelque sorte une porte de sortie que je choisis, les Africains n'étant pas friands de définitions, nous sommes dans une culture de « l'indéfinition ». Rien n'est jamais « fini » ou « défini ». C'est pourquoi, même si l'on pose la question aux grands prêtres du vodun « Qu'est ce que le vodun ? »

ils diront que c'est quelque chose que l'on ne peut contenir. Mais puisqu'il faut bien définir, en bonne tradition occidentale, il faut d'abord dire qu'il n'y a pas « le » vodun, mais « des » voduns. Le concept « le vodun » n'existe pas dans nos traditions. Il y a 401 voduns, soit 400 pour montrer qu'ils sont nombreux, et 1 pour montrer l'in-définition et la créativité continue qui ne s'arrête pas.

« On est adepte d'un vodun particulier qui a son histoire, ses rites, ses pratiques. « Le » vodun est une invention d'anthropologues, d'ethnologues, de missionnaires. C'est une mauvaise façon de parler des religions de chez nous. Un vodun est une entité invisible qui transcende l'homme qui possède des pouvoirs, qui possède une force vitale qui dépasse l'homme et qui peut se matérialiser. Il est au-dessus des humains, mais en même temps il peut être immanent, il peut s'incorporer, prendre plusieurs formes, comme Zakpata, le vodun de la variole. Il peut aussi être un phénomène de la nature, comme Héliosou, qui est la divinité ou le orisha ou le vodun de la foudre et de la pluie. Il peut être Oya, qui est la divinité ou le orisha ou le vodun des vents, de l'ouragan. Il peut être assimilé ou vivre dans un lac, une rivière, la mer.

« On a beaucoup critiqué les Africains en disant qu'ils adorent (un terme qui n'a d'ailleurs pas cours dans notre vocabulaire), les montagnes, les fleuves, etc. Que c'est irrationnel. Pour défendre ceux qui pratiquent ces religions, je pense que si l'on dépend de la mer, il n'est pas du tout irrationnel de chercher à trouver une entente, un commerce égal avec elle et de chercher à s'en approprier les forces. Ce n'est pas si irrationnel que ça !

« Un vodun peut être aussi un ancêtre, soit un ancêtre de lignage, soit l'ancêtre d'un village ou même de toute une Nation. Cela peut aussi être un ancêtre de dynastie royale, comme ça a été le cas au Dahomey quand à un certain moment les rois ont décidé d'inventer le culte des ancêtres royaux. Il y a donc une grande variété dans ce qu'on appelle, un mot que je n'aime pas beaucoup car ce n'est pas une notion interne au Dahomey, « le panthéon ». Mais en connectant toutes ces entités, on peut parler, en se basant sur le modèle grec, de panthéon. Toutefois, il faut se rendre compte qu'il s'agit là d'une construction d'intellectuels occidentaux qu'on ne trouve pas à l'intérieur même des discours des intellectuels africains.

« Parler du Vodun au singulier, de façon générique, est déjà l'expression d'une pression des religions abrahamiques sur les traditions africaines. Une pression à laquelle il faudrait résister. On ne devrait pas nous obliger à voir les choses ainsi. Le vodun est une tradition, une organisation d'adeptes, une fraternité de village, une organisation fortement hiérarchisée sur le modèle de l'organisation familiale. C'est aussi une religion d'initiation et pas de conversion. On est initié, soit parce qu'un vodun lui-même jette son dévolu sur vous par une manifestation comme la possession, soit parce qu'au terme d'une

divination, on vous recommande « d'essayer » ce vodun. Une initiation s'ensuit. Globalement, je vois 5 degrés dans le processus d'initiation.

"Vous vivez dans une société où vous êtes nécessairement introduit au vodun d'une façon ou d'une autre par les rites familiaux, par les cérémonies quotidiennes ou par semaine, par accoutumance en vivant dans l'enveloppe culturelle. On est minimalement initié, sans passer nécessairement par une leçon systématique. A ce niveau, les gens ont conscience qu'ils sont des non-initiés. Ils savent qu'il y a des gens qui sont initiés à des degrés divers : « vous savez que vous ne savez pas ». C'est le niveau 0

"Au premier degré, au-delà de 0, la personne est autorisée à pénétrer dans l'enclos où réside le vodun, le « couvent » en « français béninois ». Ces personnes s'appellent les « hundevas » pour les fons. Une cérémonie spéciale et une prestation de serment marquent que vous êtes autorisé à pénétrer dans l'enclos où est installé le vodun.

"Le deuxième degré désigne une personne qui est en attente de se faire chevaucher par le vodun. C'est une sorte de stagiaire, une propédeutique, prêt à en faire l'expérience. On les appelle les « hundotés ». Si on avance du premier au second degré, il y a déjà un progrès important.

"Le troisième degré qui est « définitoire », est celui où celle qui a été pris par le vodun, tué par le vodun, renaît dans le vodun. La personne doit avoir connu une transe, doit avoir été possédée, doit avoir été « baptisée ». Cette personne change de nom, entame une nouvelle vie, et rentre dans une relation d'époux à épouse avec le Vodun. Il s'agit bien entendu d'une métaphore sans conséquence physique ou sexuelle !

"Lorsqu'on devient « propriétaire » d'un Vodun, ce qu'on appelle le « vodounanse », on fait partie du collège du vodun avec d'autres connaissances. C'est le 4ème niveau.

« Le temps, du degré 0 au degré 4 peut être plus ou moins long, mais l'apprentissage, lorsqu'on est au degré 3, lorsqu'on est « pris », ne dure jamais moins de 8 mois à un an. Nous ne sommes pas sous la pression du temps dont nous avons une autre conception ! Mais pour ceux qui viennent de la diaspora et qui disposent de moins de temps, des initiations de quinze jours ou vingt jour sont possibles. Elles sont toutefois « honoris causa » !

« Le contenu de ces initiations dépend de la nature du vodun. Il y a une formation un peu « généraliste » qui permet de connaître les autres voduns et la « littérature » du vodun, c'est à dire tout ce qui le concerne : ceux qui l'ont pratiqué avant vous, comment il est né, son histoire, ses tabous, ses rites, et également les herbes, les feuilles, la pharmacopée, la médecine, le code moral du vodun, sans oublier tout ce qui est consigné dans les incantations et les chants, et sa langue. Car la langue du vodun peut être celle

d'un autre village que vous ne connaissez pas et que vous devez apprendre. C'est pourquoi les voduns sont parmi les meilleurs linguistes de l'aire ! La durée de cette initiation dépend du vodun et aussi de l'apprenant.

"Qu'en est-il des relations entre le vodun et le pouvoir ?

"Le vodun, à la fois transcendant à l'homme et immanent, est une force qui est au dessus de l'homme et auquel l'homme aspire pour pouvoir se concilier cette force. Les hommes politiques, les rois ont tenté de s'approprier ce genre de pouvoir. Généralement, les pratiquants du vodun ne sont pas de famille royale, et les prêtres appartiennent à une autre catégorie. Il y a eu des tentatives d'amalgame, de manipulation. Par exemple, Shango, la divinité de la foudre, était en fait le 4ème roi du royaume d'Oyo, le plus puissant de la région, un royaume qui a envoyé dans le XVIIIème, XIXème siècle de nombreux esclaves en Amérique. Il s'était fait initier au contrôle de la foudre qu'il savait attirer. Des rois ont ainsi tenté de domestiquer ces forces. Mais là où il y a une plus grande violence, un effort de contrôle beaucoup plus fort, c'est certainement dans le royaume d'Abomey, le royaume Fon. Au XVIIème siècle, le roi a tenté d'élever les ancêtres royaux à la dignité de vodun. Il a créé pour cela un corps de prêtres et a même nommé un ministre chargé de veiller à ce que le culte des ancêtres royaux ait préséance, en terme de calendrier, sur tous les autres voduns. Il reste à écrire l'histoire de la résistance des vodun au contrôle royal. Mais c'est difficile car les gens qui sont puissants n'aiment pas qu'on dise qu'ils ne le sont pas ! Les prêtres ont souvent rusé avec la hiérarchie des princes ou autres. Ils avaient réussi à imposer à ne pas être obligés de faire la guerre. Ils ne faisaient donc pas la guerre ni à l'intérieur ni contre les ethnies voisines (les voduns et orishas étant répandus un peu partout, ils auraient été obligés de faire la guerre contre leurs propres adeptes). Et lorsque les rois envoyaient leurs troupes, qui n'étaient pas les plus respectueuses des traditions religieuses, ils faisaient des razzias, entraient dans les couvents et enlevaient des hommes et des femmes pour l'esclavage. Il était plus facile d'enlever ceux qui étaient déjà en réclusion et de les emmener vers Ouidah, ou Badagri ou ailleurs pour les exporter soit à Cuba, soit au Brésil, soit à Haïti. C'est pourquoi ce savoir a été préservé de manière aussi forte de l'autre côté de l'Atlantique.

"Le vodun a été une grande force de résistance contre l'esclavage. Lorsque, en cette année de l'abolition de l'esclavage, on célèbre les abolitionnistes, on oublie qu'il y a eu des chansons contre l'esclavage, composées par des prêtres voduns, et qui n'ont jamais été diffusées.

"Comment situer le vodun par rapport à la question du monothéisme ?

"Mon avis, basé sur l'étude de nos traductions, est que le vodun se situe totalement en dehors de ce débat. Dans nos traditions, les gens ne se demandent pas s'il existe un dieu, ou deux, ou trois ou cinq. Le concept d'un Dieu existe, mais ce n'est jamais matière à débats. C'est pourquoi je dirais que la religion vodun, en Afrique du moins, se situe totalement en dehors de la question du polythéisme qui est d'ailleurs une invention du monothéisme qui s'estime comme tel. Néanmoins, l'Occident a essayé de glisser le monothéisme à la chrétienne en utilisant le vodun. Tout Fon reconnaît Mahou comme le dieu suprême qui est l'équivalent de Dieu le Père dans la tradition abrahamique. Mais, à l'origine, Mahou n'était que un vodun parmi d'autres. Au XIX^e siècle, les missionnaires estimant qu'il fallait distinguer cette tradition païenne du vodun, de leur religion qui est supposée être la vraie religion, ont sorti Mahou du panthéon suprême pour en faire le Bon Dieu... alors que c'était une femme, une déesse !

"Dans cette région, il y a eu comme un processus de cristallisation, d'accumulation. On a emprunté d'autres divinités à d'autres ethnies. On les ajoutait pour avoir plus de pouvoir dans le royaume, dans le village. Les rois ne tuaient pas les prêtres. Ils les gardaient au palais pour tirer le meilleur du savoir sur le vodun. Cette approche accumulée du savoir, du pouvoir, de la puissance divine a prévalu aussi de l'autre côté de l'Atlantique : c'est le syncrétisme non seulement avec la religion chrétienne mais aussi avec des religions venues de l'aire Congo, Angola, bantoue, et même plus loin dans le Burkina actuel, pour faire une nouvelle religion, un nouveau vodun outre mer. Mais ça, c'est une autre histoire"

© Olabiyi Yai, 6 octobre 2004